

peuple, dont il dit les misères avec un sentiment profond et les accents d'un vrai poète. Le poème de *Mireio* a donné à la Provence son épopée, en réunissant dans un cadre harmonieux la peinture de ses travaux, de ses habitants, de sa terre et de son ciel, avec le récit de ses traditions religieuses et des époques héroïques de son histoire.

L'étude des patois serait donc intéressante même pour la littérature. Mais c'est surtout pour l'archéologie et l'histoire nationale qu'elle a son importance.

Je ne parle pas seulement des secours qu'elle peut donner pour l'intelligence des monuments écrits du moyen âge. L'abbé Grégoire lui-même lui reconnaissait cette utilité. Ma pensée est plus générale.

« Une langue, c'est la forme apparente et visible de « l'esprit d'un peuple, » dit la préface du Dictionnaire de l'Académie française (1).

Cette parole d'un grand écrivain, *le style c'est l'homme*, vraie des individus, est vraie aussi des peuples et des siècles.

De tous les caractères des nationalités il en est peu d'aussi significatifs que la langue. De plus, chaque époque d'une même nation a son style, sa langue appropriée à son état de civilisation. Il ne serait pas difficile de faire cette démonstration pour notre pays. La langue vivé, aggressive, railleuse du XVI<sup>e</sup> siècle n'est-elle pas la langue propre des jours de la Réforme? La langue correcte, à la fois claire et ferme du XVII<sup>e</sup>, ne caractérise-t-elle pas l'époque de l'apogée de la monarchie française telle que les siècles l'avaient constituée? Cette langue n'est déjà plus la nôtre; les écrivains du grand siècle ne peuvent plus se lire sans un commentaire: et que de points de comparaison, hélas! entre la

(1) Edition de 1835, p. 18.